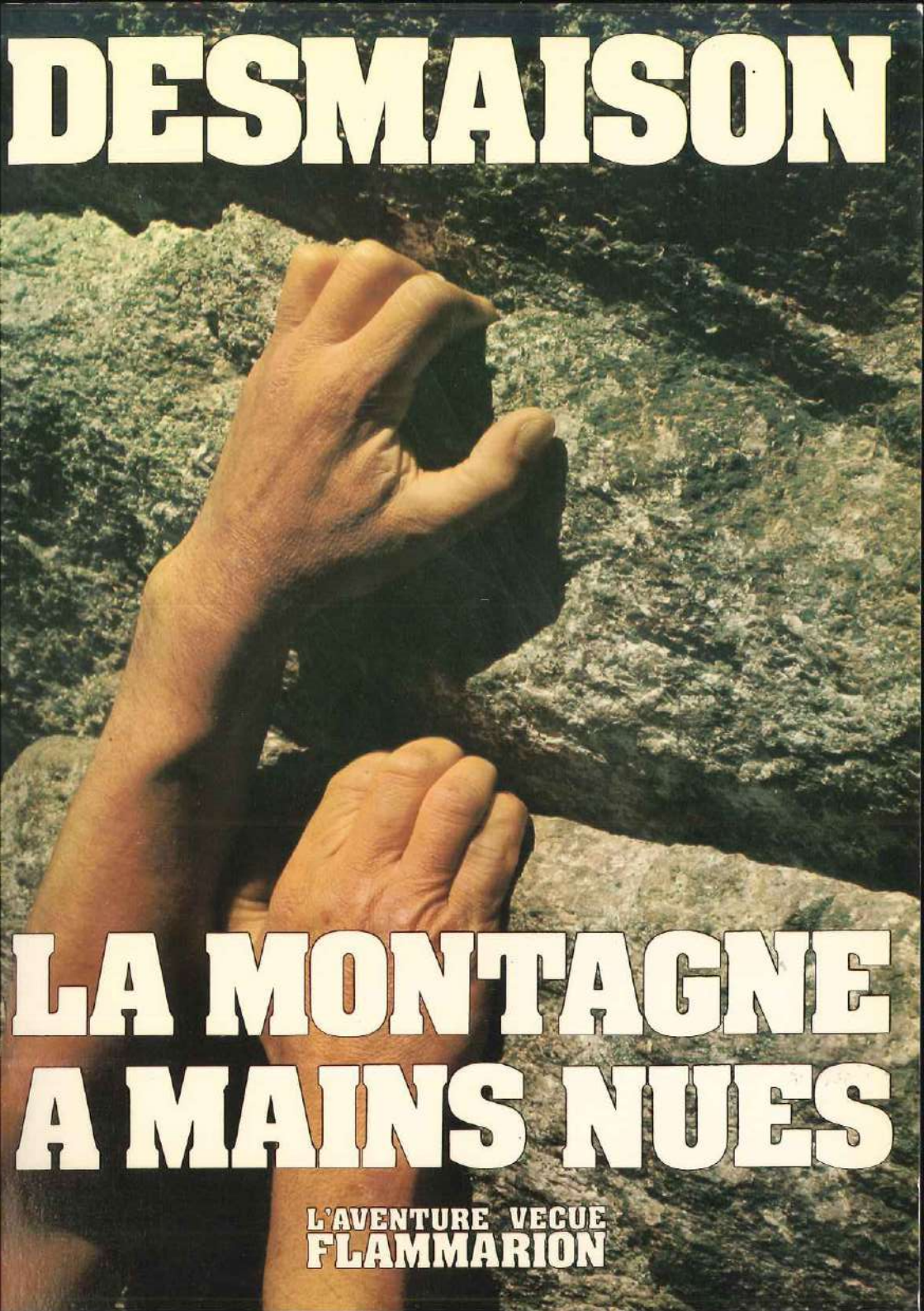
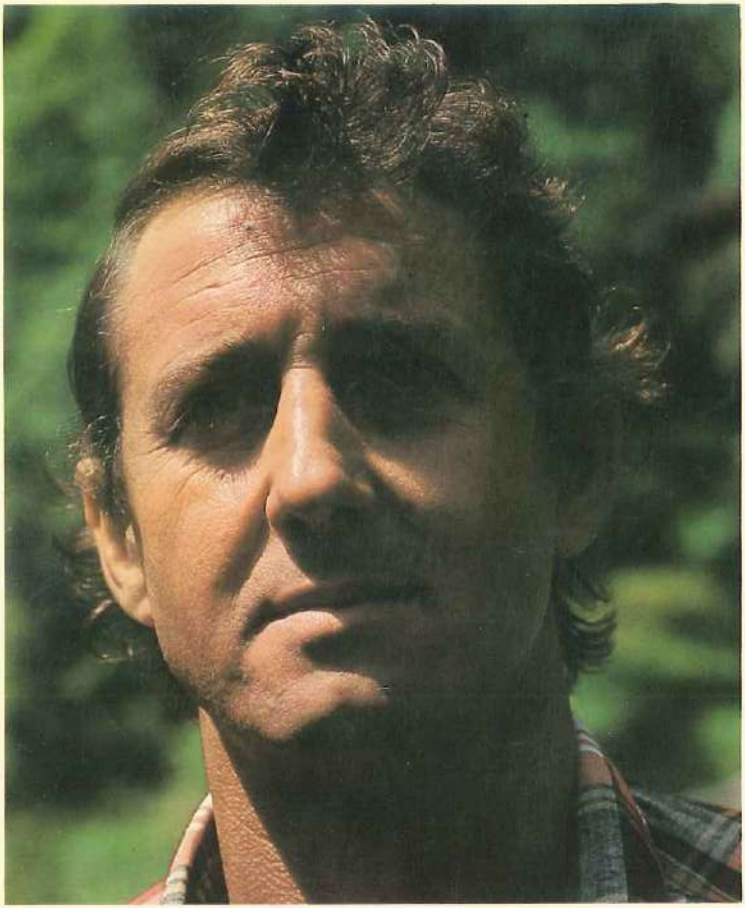

DESMAISON
LA MONTAGNE
A MAINS NUES
L'AVENTURE VECUE
FLAMMARION



Sans mots inutiles – comme un homme d'action qu'il est avant tout – René Desmaison nous raconte ici quelques-unes de ses escalades (l'éperon Margherita, la Walker, la face ouest des Drus, l'aiguille noire de Peuterey, la Cima Ovest, etc.) qui ont fait de lui l'un des plus grands alpinistes actuels, aussi bien par sa résistance à toute épreuve que par la perfection de sa technique.

Mais "La Montagne à mains nues" va bien au-delà du récit de quelques exploits. Ce livre est, en effet, un hommage rendu à l'Alpinisme et à ceux qui l'ont illustré : un Terray, un Couzy, un Mazeaud, un Batkin, un Bonatti. Il est aussi une glorification de cette montagne, pourtant cruelle, qui règne à tout jamais sur le cœur de celui qui s'est mesuré avec elle. Comment en effet l'oublier, quand, accroché à elle, "vous avez senti que votre vie ne dépendait plus que de vos deux mains, deux mains nues, crispées désespérément sur le granit" ?

DOCUMENTS COUVERTURE : PHOTOS R. DESMAISON

FF 0511

tard, nous envisageâmes de réaliser quelque chose de beaucoup plus important : un vrai bateau pour aller loin, très loin. Ce projet, nous le caressions tout au long d'inépuisables conversations au cours desquelles nous abordions les rivages les plus lointains, après avoir surmonté les tempêtes les plus redoutables. Je dévorais tous les récits des navigateurs solitaires.

Comme les années, les rêves passent.

En 1948, je me mis à penser sérieusement au ski. C'est à Samoëns, en Haute-Savoie, au centre U.N.C.M., que je fis mes premières glissades. Etant doté d'un certain équilibre, pas effrayé le moins du monde, au bout de quinze jours je tournais aval skis parallèles.

A l'époque, les remontées mécaniques étaient inexistantes à Samoëns. Mais monter pendant une heure, skis sur l'épaule, ne me déplaisait pas. Je trouvais même un certain intérêt à cet effort qui aiguisait le plaisir de la descente. Sans doute fut-ce là le début de ce qu'on peut appeler ma conversion.

Puis vint le temps d'apprendre à marcher au pas, à me mettre au « garde-à-vous », à épauler un fusil. J'avais demandé à être enrôlé dans les troupes de montagne. La marine m'aurait plu, mais, pour le temps du service militaire, il n'en était pas question, à moins d'accepter de demeurer à terre et de passer mon temps à astiquer les bittes d'amarrage. Je fus donc, à ma grande joie, affecté au 99e bataillon d'infanterie alpine.

Quelque temps avant d'être appelé, j'avais effectué mes premiers pas, ou plutôt mes premiers mètres d'escalade, à Fontainebleau. Je n'oublierai jamais le jour où, pour la première fois, je fis connaissance avec le rocher. C'était le plus haut de la forêt, la Dame Jeanne. Il mesurait quinze

mètres. Un grimpeur, sans doute aussi débutant que moi, était juché à califourchon sur une des arêtes de ce « caillou », l'arête de Larchant. Au sommet, son compagnon l'assurait fermement. Les efforts désespérés qu'il devait fournir pour s'élever de quelques centimètres me donnaient le vertige. Je pensais au jour où, à mon tour, je pourrais gravir cette arête. Alors je serais vraiment fort. Je ne soupçonnais pas encore que les rochers les plus difficiles ne sont pas forcément les plus élevés.

Dans le courant de l'hiver 1950, je fus affecté à la section d'éclaireurs skieurs du 99e stationnée à Briançon. J'attaquai le ski avec fougue et n'hésitai pas à me lancer dans les descentes les plus hasardeuses, sinon les plus ambitieuses, pour le skieur que j'étais. Ma technique n'était pas brillante, mais mon équilibre était bon. J'atteignais des vitesses où je ne pouvais plus envisager ni virage, ni dérapage. Je savais qu'à l'arrivée il me faudrait trouver rapidement un terrain pour éclater sans trop de dégâts. Ce n'étaient pas mes skis qui me suivaient, mais moi, en vérité, qui étais livré à leur délirante fantaisie. En un mois, j'en cassai cinq paires. Mais pas une entorse, pas une foulure : le résultat était concluant.

C'était assez pour me persuader que les gens qui se cassaient les jambes avaient, sans nul doute, des problèmes de décalcification ou une ossature singulièrement fragile. Le commandant de la Compagnie de Briançon trouvait, lui, on s'en doute, que je coûtais cher au bataillon. Et, comme il faillait bien justifier tous ces bris de skis, je fus, sans plus de formalité, sélectionné pour les championnats de France de ski militaire, qui allaient se dérouler à Serre-Chevalier.

Certes, j'en fus fier, mais, quand même, très inquiet. La descente devait se courir sur la piste violette. Notre entraînement y fut intensif, nous y travaillâmes chaque passage

difficile. Etant donné les difficultés que j'éprouvais pour m'arrêter sur la neige glacée après chacun de ces passages, je n'osais penser au jour où il me faudrait tous les enchaîner. Les mélèzes qui bordaient la piste semblaient bougrement solides.

Le départ devait se faire depuis le haut de la forêt, à l'endroit où la piste devient étroite. J'avais peut-être une chance de franchir l'arrivée sur mes skis. La veille de la descente, la piste fut réservée aux concurrents. Ce jour-là le jeu consistait à descendre la piste sans aucun arrêt. Quand vint mon tour, je pris le départ. Après une première courbe, j'atteignis une bosse qui me cachait la plongée de la piste. Emporté par ma vitesse, je décollai de la bosse et me trouvai face à un cours de skieurs. Le moniteur, qui avait vu passer des skieurs à une cadence accélérée, avait fait mettre ses élèves en ligne dans l'axe de la descente, ce qui semblait logique quoique normalement il n'eût pas dû se trouver là. Mais, manque de chance, j'arrivais, moi aussi, dans l'axe de la descente et donc dans celui du groupe. Je n'eus que le temps de mettre mes skis en travers pour ne pas percuter tout ce monde, mes spatules en avant. Autrement, d'un seul coup, je fauchais tout le cours comme un jeu de quilles. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur.

Ce jour-là, je n'insistai pas davantage. Si j'avais une seule chance de franchir l'arrivée, mieux valait la réserver pour le lendemain.

Ma nuit fut agitée ; je me réveillai tôt ; c'était le « grand jour ». Il commençait mal. Le départ n'était plus donné en haut de la forêt mais en haut de Serre-Chevalier. Tout à coup, mes jambes me parurent moins solides. Bien entendu, j'étais dans la dernière série. Mon départ devait se situer vers 12 h 30. Le temps était gris. Il faisait très froid. La piste était

gelée. Immanquablement je m'écraserais dès la première bosse. Il fallait absolument trouver une solution. Je n'allais quand même pas mettre des peaux de phoque sous mes skis ! Mais voyons donc ! Une idée ! Si je fartais pour la neige fraîche, sur la neige gelée ça me freinerait ! Je serais peut-être le dernier, mais je franchirais dignement l'arrivée. Il était 10 heures : j'avais bien le temps de rejoindre la ligne du départ. Je fis quelques essais ; ça n'allait pas trop mal. Sur la neige dure, le fart ne resterait pas longtemps. Mais au départ, je ne prendrais pas trop de vitesse.

Vers midi, le ciel prend une triste mine, moi aussi. Il commence à neiger ; bientôt il neige sérieusement. Plus le temps d'enlever le fartage. Comme on dit dans certains milieux grimpeurs, « ça va être ma fête ».

Allons, mon vieux, il est encore temps de renoncer !

Renoncer ! jamais.

Top, c'est parti.

Je n'ai plus peur. Tenir le plus longtemps possible, mais, bon sang, que mes skis glissent vite ! Aïe, la forêt se rapproche ! Je fonce. Première porte, deuxième porte, une petite bosse, je me retrouve en position de recul. Je n'arrive pas à revenir dans la bonne position. Mes skis recommencent à passer devant.

La première courbe arrive trop vite, puis une misérable petite bosse sur laquelle je décolle définitivement, avant de franchir le mur de mélèzes. Instinctivement, je me replie sur moi-même, les skis en travers des arbres. Un choc épouvantable dans tout le corps. Un trou profond dans la neige. Je n'ose bouger. Je ne sens encore rien, mais c'est sûr, tout est cassé.

Deux secouristes accourent.

— Ne me touchez pas, je vais avoir très mal.

Consternés, les deux garçons m'observent.

Lentement, je bouge un bras, ça va ; l'autre, ça va aussi. Alors, ce sont les deux jambes. Je remue les orteils, je ne sens rien. Je serre les dents, m'apprête à une douleur fulgurante. Doucement je bouge une jambe, rien, l'autre, rien non plus. J'éclate de rire en bondissant hors du trou. Au premier pas, je m'étale dans la neige, m'étant entravé dans ce que furent mes skis : deux bouts de bois longs de cinquante centimètres, sans spatule ni talon, fixés à mes chaussures à l'aide de longues lanières en cuir. Ces lanières, on ne peut pas dire : c'est de la bonne qualité !

Quinze jours plus tard, j'étais à l'hôpital. La jambe gauche en extension. La septième paire de skis m'avait été fatale. Quarante-cinq jours allongé sur un lit d'hôpital, c'était vraiment plus que je ne pouvais en supporter. Il le fallut pourtant, jusqu'au jour où je fus enfin autorisé, muni d'une paire de béquilles, à me traîner d'un couloir à l'autre. Bientôt, une canne remplaça les béquilles.

C'était le printemps. Le vent portait les parfums de la forêt toute proche. Les prairies étaient en fleurs. Mon impatience, chaque jour, grandissait. Mais il n'était pas question de quitter l'hôpital, même pour une courte promenade. Je rêvais d'évasion. Je réussis à persuader quelques compagnons, boiteux comme moi et pour des raisons identiques, de l'intérêt de marcher davantage. Comme il était impossible de sortir de jour sans être vu, la nuit semblait tout indiquée pour cet « entraînement ».

Ainsi, chaque soir, une étrange caravane d'éclopés, équipée de cannes et de béquilles, boitillait, au risque de se rompre le cou, sur le haut du mur de l'hôpital pour en atteindre la partie moins élevée. Arrivé là, le plus valide d'entre nous descendait vers l'extérieur le long d'une béquille maintenue

par ses compagnons, et nous aidait ensuite à le rejoindre. Pour franchir le mur dans l'autre sens, nous faisions la courte échelle à notre compagnon qui s'agrippait du bout des doigts, se rétablissait puis nous tendait une béquille ; nous montions à notre tour.

La supercherie fut découverte. Un soir, regagnant l'hôpital, nous trouvâmes une béquille pendue à l'extérieur du mur avec le petit mot : « Vous êtes priés de rentrer par le poste de garde. » Le lendemain, nous fûmes, à notre grande joie, renvoyés dans nos foyers en convalescence pour quarante-cinq jours.

Au début de l'été, je me retrouvai à Briançon ; la saison de montagne commençait pour l'armée, c'est-à-dire principalement de longues marches en montagne.

Ma jambe n'était pas encore très brillante. Elle me faisait réellement souffrir. Le soir, la cheville gonflait démesurément. Je ne fus pas admis à la section d'Eclaireurs de montagne, mais à la première section.

Je ne voulais pas rester inactif. Il fallait faire marcher cette jambe, coûte que coûte. C'était la seule façon de lui rendre sa mobilité. Je m'adressai alors à l'adjudant-chef Frise, qui commandait la première section, et lui demandai de ne pas être exempt de manœuvres. Frise était un homme remarquable. S'il aimait la montagne, il aimait aussi le « baroud ». C'était un vrai guerrier, de la race des chevaliers, de ceux qui ont le sens de l'honneur. Il gardait de la jungle indochinoise une véritable nostalgie. Chose assez rare dans les troupes de montagne, ou autres corps militaires, après chaque marche, quelquefois épuisante, Frise vérifiait l'état de chacun de ses hommes, l'un après l'autre. Bien souvent, il prit sur lui de me laisser partir en montagne au cours du week-end,

alors que ce n'était pas tellement toléré. Complice de ma passion naissante, il était pour moi un véritable ami. Il l'est toujours resté. Il a quitté l'armée avec le grade de capitaine et actuellement dirige une station de ski dans les Hautes-Alpes.

Au cours de ces longues marches en montagne, au long des sentiers et des éboulis, ma jambe se fortifiait peu à peu. A la montée je suivais normalement ; dans les descentes, par contre, j'étais loin derrière. Pourtant, au mois de juillet, j'entrepris d'escalader mon premier sommet. Une montagne bien modeste : le pic de Rochebrune. Ce pic culmine à 3 300 mètres et domine la vallée du Queyras.

Deux camarades, dont les connaissances en alpinisme étaient inférieures aux miennes — ce qui donne une idée sur la valeur de la cordée — se joignirent à moi. Nous partîmes par un bel après-midi à pied de Briançon, douze kilomètres sur une route en pleine chaleur. Puis nous remontâmes de longues pentes boisées où un orage très violent nous surprit. Perdus en plein brouillard, ne trouvant pas la cabane de berger où nous devions passer la nuit, vêtus d'une chemise, d'un anorak et d'un pantalon de toile, trempés jusqu'à la moelle, nous passâmes la nuit à claquer des dents. Au petit matin, le beau temps revenu, nous quittâmes la forêt pour aborder de longues pentes d'éboulis. Le visage blafard, les lèvres bleuies, nous avions triste mine.

Nous arrivâmes enfin au pied du pic. Une courte escalade facile mais en rocher peu solide. Avant d'atteindre une large cheminée, il fallait d'abord escalader un mur haut de cinq ou six mètres qui domine un couloir raide, profond d'une cinquantaine de mètres, creusé par l'eau dans un amalgame de terre et d'éboulis. J'entrepris l'escalade. J'étais très impressionné par le couloir qui plongeait entre mes jambes, lorsque je tombai en arrêt devant une plaque, fixée en plein

milieu du passage, commémorant la mort en cet endroit d'un lieutenant du 159e tombé quelques années auparavant. Enfin nous nous retrouvâmes tous au sommet. Le ciel était limpide. Nous pouvions voir les hauts sommets de l'Oisans, vers l'Italie le mont Viso, les sommets calcaires du Queyras, les longues pentes d'éboulis aux couleurs ocres, et plus bas, les taches sombres des forêts de mélèzes. Je découvrais un monde merveilleux. Un monde où je devais plus tard connaître de grandes joies, des moments d'exaltation, mais aussi beaucoup de peines.

A Briançon, je fis la connaissance de quelques alpinistes et, bien souvent, j'allais le soir grimper avec eux dans une école d'escalade au-dessus de la ville. Lucien Hélion, guide briançonnais, s'était aménagé un petit refuge où nous allions fréquemment passer les week-ends. Le soir, devant un feu de bois, mes nouveaux amis racontaient des histoires de montagne ; je n'en perdais pas un mot. Le dimanche se passait en escalades sur des aiguilles de calcaire dominant l'alpage. Elles me plaisaient énormément, mais il me tardait d'affronter la vraie haute montagne : Les Ecrins, la Meije... Enfin, un jour, je pus me joindre à une équipe du C.A.F. de Briançon qui partait escalader l'arête des Cinéastes, sommet de 3 200 mètres.

Cette course se fait au départ du refuge du glacier Blanc ; glacier qu'il faut traverser dans sa partie inférieure pour atteindre le refuge. J'avais lu quelques récits sur ces glaciers qui peuvent, en un instant, engloutir à jamais une caravane entière. Ce que l'on m'en avait raconté ne m'encourageait guère. Je m'imaginais avançant péniblement sur des champs de glace, que chacun de mes pas pouvait rompre en une cre-

... Mais l'école d'escalade ne suffit pas pour aborder la haute montagne...